



29 juillet 2008

Escaich ravive «Faust»

Par Eric DAHAN

Un domaine verdoyant. Dans le bâtiment principal, des solistes et chambristes internationaux répètent des œuvres qu'ils ne joueront qu'ici, à Salon-de-Provence. Dans le parc, d'autres plongent dans le grand bassin. Le soir, ils rallieront la cour Renaissance du château de l'Empéri où, depuis seize ans, le pianiste Eric Le Sage, le clarinetiste Paul Meyer et le flûtiste Emmanuel Pahud organisent le festival du même nom.

Exigence. Ouverte dimanche, l'édition 2008 a pour thème «Beethoven et l'Europe : les affinités électives», mais permet d'entendre également des œuvres de Holst, Messiaen, Carter, Onslow, Nielsen et Nino Rota. Hier sur scène avec son orgue numérique Allen pour quelques improvisations, et ce soir au pied de l'écran où sera projeté le *Faust* de Murnau, place à Thierry Escaich. Fort de huit premiers prix au Conservatoire de Paris où il enseigne désormais, et de deux victoires de la musique en 2003 et 2006, Escaich concilie exigence et popularité.

A 43 ans, il a livré nombre d'œuvres sidérantes de métier et d'intensité expressive : une *Première Symphonie* et un *Concerto pour orgue* évoquant Herrmann, Bernstein et Stravinski. Puis *Miroirs d'ombre*, double concerto pour violon et violoncelle épique et foisonnant, *Vertiges de la croix* conjuguant thèmes et textures avec une rare virtuosité, et une *Chaconne* se déployant dans un spectaculaire maelström symphonique. Sa musique de chambre est tout autant lyrique, qu'Escaich y traduise la nostalgie mitteleuropa ou le choc du style Renaissance anglais et du jazz improvisé. Après avoir été compositeur en résidence à l'Orchestre national de Lille, il occupe actuellement le même poste à celui de Lyon pour lequel il a livré les *Nuits hallucinées*.

Cotitulaire depuis dix ans avec Vincent Warnier de l'orgue de l'église Saint-Etienne-du-Mont à Paris, il vient de publier *Improvisations*, fantastique double CD résumant dix années de travail «en public». Occasion de s'exprimer «plus directement», confie-t-il, même lorsqu'il se coule dans une passacaille ou un choral luthérien : «Là, c'est juste moi vivant à l'époque de Bach, mais le modèle ne m'empêche pas de dire des choses personnelles.»

Romantique. Si son langage concilie modalité, tonalité, atonalité et polyrythmie, le tempérament d'Escaich est romantique, ce qui se traduit par une harmonie toujours directionnelle et fonctionnelle et le recours aux logiques de tension et de détente, de saturation et de raréfaction. «Je ne vois pas de différence fondamentale entre Brahms et un compositeur d'aujourd'hui, je respecte toujours la grammaire mais à l'intérieur, je recherche confrontation et profusion du discours», ajoute celui qui a délivré sa génération du temps lisse, de la combinatoire sérielle et de l'écriture microtonale.

Révélat une inventivité et une passion intactes, autant qu'une science des timbres et des spectres, ces *Improvisations* éruptives, extatiques, vertigineuses d'inventivité, laissent présager le meilleur ce soir à l'Empéri : «J'ai visionné Faust quatre fois et fait un découpage pour avoir une image globale et ne pas me laisser surprendre par les panneaux. Je ne crois pas ici à l'improvisation spontanée qui reviendrait à paraphraser ce que l'on voit. Le plus intéressant, c'est d'annoncer la couleur psychologique d'une scène, pas de souligner sa violence visuelle par un cataclysme sonore. Je m'en suis aperçu l'an dernier en accompagnant l'Aurore : avec leurs flashbacks et anticipations, les films de Murnau sont comme des opéras».